



*La continuité de cet antichair se fabrique sur le réseau.  
<https://www.error.re/ruissellements>*

\*

*Nous œuvrons au désœuvrement.  
Sans émoi, nous y jetons la littérature  
et ce qu'elle peut encore avoir d'idées.  
Notre fabrique se place du côté des courts-circuits.*

\*

*La piraterie littéraire n'est jamais finie.  
<https://www.error.re>*

© Error, 2021.

Ce texte est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution —  
Pas d'Utilisation Commerciale — Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International  
(CC BY-NC-SA 4.0).

Nous avons néanmoins une lecture libre de cette licence.

<https://abrupt.cc/partage>

il pleuvra le dernier jour de l'année  
 je le sais  
 nous viderons nos sacs  
 dissipant le broillard  
 dans le ressac de phrases insensées  
 mots d'ordre inaudibles  
 à la pointe armée de notre avenir  
 feu les signaux incultes  
 feu les masses acharnées à l'espoir de continuer  
 les monstres ont le temps pour eux  
 qui contempnent impassibles  
 l'histoire à l'arrêt  
 j'ai chanté la noyade des nâades  
 la dissolution de mon corps  
 la dissolution de toutes choses  
 on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve  
 raconte-t-on encore qu'Héraclite disait  
 et c'est vrai  
 qui voudrait se couler  
 dans le moule informe de l'époque ?  
 j'ai trop chanté  
 quatre notes dans le champ hérétique  
 maintenant  
 laisse-moi exploser  
 désirer la métamorphose des flammes  
 destruction de la destruction  
 feu à volonté.

RÊVES RAIDES dans nos sillages  
 trop de temps dépensé  
 temps à imaginer  
 le bruit que ferait la mort  
 si on l'écoutait  
 rêves étrusques qui se fissurent  
 et les statuaires figées  
 sédiments d'actualité peut-être  
 accumulés  
 mais qui sait pour quoi ?  
 à quel demain  
 vous ?  
 un vivant vient  
 et tout est à recommencer  
 à-coups  
 ou le progrès qui se fait

oui mais par dégoût  
 un vivant vient  
 et tous les rivages sont inondés  
 rives pauvres avant  
 rimes pauvres après  
 il faut qu'un os se justifie  
 en quelque matière  
 manière de retour à la terre  
 qui nourrit qui  
 et jusques à quand ?  
 en arrière  
 je jette un regard détourné  
 il en faut des regrets à entasser  
 les règles sont l'infraction  
 sinon on les suivrait  
 joueur de flûte ivre  
 ou alors naïf  
 il ignore la différence  
 entre une chose et son contraire  
 le passé et le passage  
 l'après et puis l'ennui  
 solitude flasque  
 on dirait sa vitalité aspirée  
 engloutie dans un trou  
 enfouie dans une poche  
 on ne sait  
 on n'en trouve plus l'entrée

on n'en finit pas de piétiner  
 les cadavres  
 telle est notre raison d'être  
 notre raison de vivre  
 un vivant vient  
 et tous doivent mourir  
 la chaleur me brûle  
 dans le jardin des pierres  
 je ne suis pas un homme  
 je suis une rivière  
 et je ruisselle  
 me coule dans le devenir calcaire  
 de la terre  
 une pierre à la main  
 sans nul geste antique  
 primitif  
 à imiter  
 sans nul crâne à fracasser  
 l'histoire à ma place s'en étant chargé  
 à défaut de la chose en soi  
 je charge la chose en moi  
 oreille fétiche à qui me confier  
 dans le jardin des pierres  
 je devise dans l'assemblée des monstres  
 déclame échevelé  
 l'adieu aux membres inutiles  
 et savoure la portée du drame

là où sont conservés les os des âmes

et les âmes des os

une chose donc

et son contraire

toujours l'eau coule

rigole qui à force cause

la destruction

la fin de toutes choses

avec le temps

ou bien de l'yre

quatre notes dans le champ chromatique

qui pourraient vouloir dire aussi

le ciel est bleu

le ciel est gris

c'est le moment

la suite hors des idées

le creux qui se forme sur la peau des choses

sur la peau de nos peaux

rides ridules

occasions

quatre notes qui se suivent

et ne veulent rien dire

raison de l'écoute

maintenant et à l'heure de notre mort

une flûte ou une lyre

en sortant de la cavité

où s'illustre la nécessité de vivre

impeccable

paysage de la méditerranée

bleu vert ocre

je contemple une tombe

à laquelle je voudrais dire

quelque chose

à laquelle je voudrais

avoir à dire

quelque chose

mais à laquelle je ne trouve rien

que des banalités

dans ma mémoire

dans mon histoire

dans mon corps

la tombe est à l'ombre

d'un olivier

et moi

je cherche un geste qui me précède

un geste qui ait du sens

mais il n'y en a pas

un arrosoir à la main

j'abreuve une plante qui se trouve là

dans un pot laurier

le jardin des pierres

sous le regard excisé de la Méduse

continue de pousser

infinie croissance d'un peuple de déments

les yeux fermés  
 pas la cécité  
 mais quelque chose masquée  
 aux sauvages que nous sommes  
 que nous serons  
 que nous devons être  
 la flûte s'oppose-t-elle au vivant  
 ou le piano qui sait ?  
 les siècles se collent les uns aux autres  
 et l'on baptise cela d'un nom grossier  
 délirant  
 histoire  
 qui pourrait encore vouloir vivre dans l'histoire  
 après tout ce qu'il s'est passé ?  
 n'est-ce pas là  
 la plus immense  
 la plus ridicule  
 ridicule à la surface  
 de nos paradoxes ?  
 vivre une vie dans cela pour quoi  
 nul n'a plus de désir  
 personne n'eut jamais désir de l'histoire  
 la faire c'est la subir  
 mais l'inverse s'annule  
 se retourne contre soi-même  
 colérique chimère  
 tous les temps ajoutés

ou si c'est la réalité  
 corps nus dans le vide  
 partout à la surface de la terre  
 divinités débiles  
 qu'on entend à peine  
 respirer  
 nature rature  
 il y a tout un espace à parcourir  
 un chien aboie  
 et on presse le pas  
 cours plus vite  
 à en perdre haleine  
 avant de s'effondrer quelque part  
 dans les bras décharnés  
 d'une déesse droguée  
 antidépresseurs  
 regard vide  
 teint hâlé  
 morsures  
 brève histoire de notre humanité  
 je chante la noyade des naïades  
 qui peut se satisfaire de la vérité ?  
 les rites ont perdu le don de parler  
 même plus rien à inventer  
 un dimanche  
 dans un cimetière désert  
 sous un soleil dur

ne vaudront jamais quatre notes  
 les unes à la suite des autres  
 quatre notes dans le champ chromatique  
 quatre notes simples  
 quatre notes insensées aussi bien  
 le ciel est bleu  
 le ciel est gris  
 quelle différence cela fait-il  
 si c'est toujours le même ciel ?  
 chansons tristes en plein été  
 insectes prophètes  
 sous le soleil  
 chantons ivres en plein hiver  
 sur le mur de la mer  
 il y a des signes illisibles  
 glyphes  
 que j'essaie de déchiffrer  
 comme le premier bateau venu dans la baie  
 la conquête de la calanque  
 j'imagine  
 le premier meurtre sans doute  
 et ses torrents de sang  
 origine sainte  
 de notre unique histoire  
 aujourd'hui et depuis l'heure de notre mort  
 de la rive jusqu'à la montagne  
 la présence est barbare

et qu'alors tout recommencerait  
 da capo  
 comme le chante la musique  
 que la fin sera le début  
 et que reviendront  
 les choses  
 les êtres  
 les nuages  
 l'orage  
 explosions  
 les morts et les vivants  
 les vivants et les morts  
 ne seront jamais qu'une seule  
 et même personne  
 da capo  
 quelques notes dans le champ chromatique  
 partition de l'univers  
 tant qu'on ne sait faire  
 la différence entre ce qui est grand  
 et petit — infiniment  
 je chante la noyade des naïades  
 ces corps nus  
 dans le ruisseau  
 piscine naturelle et au-dessus  
 un pont  
 je marche  
 mais je ne sais pas si je rêve

que sont ces formes  
 sont-elles des gens  
 pourquoi bougent-elles  
 et pour combien de temps ?  
 musique continue  
 milliards de mélodies  
 quatre notes dans le champ chromatique  
 entrer dans l'ancre  
 oracles dans les feuilles  
 temples en ruines  
 jusques en haut de la colline  
 tout part toujours en fumée  
 toxique  
 au bout du temps  
 l'air devient irrespirable  
 et les corps figés  
 la civilisation même  
 écoutant la voix  
 les visages se crispent  
 on dirait des statues de pierre  
 tendues vers l'avenir  
 mais incapables d'y atteindre  
 plantées là  
 graines malades d'arbres  
 qui ne pousseront jamais  
 avancer à reculons  
 profil grec du monde

force du vent  
 tout pourrait être autrement  
 les pieds sur terre  
 la tête dans les nuages  
 alcool la nuit  
 sans nul dieu à qui dédier  
 les égoïstes libations  
 de nos peuplades onanistes  
 je chante la noyade des naïades  
 des ménades  
 le suicide collectif  
 canal historique  
 dans la rivière  
 ou dans le lac  
 corps noyés  
 sous le soleil qui les calcine  
 met le feu aux cheveux  
 eau bouillante  
 éclaboussé  
 nulle part où aller  
 c'est l'univers embrasé  
 impossible à embrasser  
 antiques croyances  
 quand on pensait  
 qu'à la fin il y aurait  
 un grand brasier  
 incendie

quatre notes dans le champ cosmique  
 la route qui monte est la même que celle qui descend  
 est-ce pensant à Sisyphé  
 me dis-je  
 qu'Héraclite eut la présence d'esprit de l'affirmer ?  
 il n'y a pas d'énigme  
 qui pourrait se retenir de rire ?  
 qui pourrait se retenir de recommencer ?  
 qui pourrait se retenir de mourir ?  
 trait contre un peuple sans esprit  
 purtain  
 on cherche des volumes de peur  
 de finir écrasé  
 par tout le poids du passé  
 toute la masse de l'avenir  
 et se contente d'une architecture passable  
 pour qui n'en peut plus d'espérer  
 cependant que la voix  
 elle  
 parle  
 elle que personne ne comprend  
 le vent souffle  
 mais la brume ne se dissipe pas  
 au-dessus du volcan  
 semble au contraire s'y arrimer  
 nuage de fumée  
 langue de feu

et chaque inspiration est une phrase  
 une invocation  
 vocalises sérieuses  
 une note après une note  
 quelques sentences dans le champ érotique  
 semences augurales  
 est-ce qu'ensuite on tombe à genoux  
 effondrement  
 ou bien continue-t-on d'avancer  
 épuisement ?  
 qui se vide de sa substance  
 délivre une parole  
 où enter une science sans exemple  
 pur murmure  
 trombissement  
 comme le vent qui s'engouffre  
 dans l'intertice  
 trop étroit pour lui  
 mugit toute la nuit et après le matin  
 savoirs antiques quand le vent fécondait les femelles  
 nos ancêtres  
 la terre était plus légère alors  
 un souffle  
 une voix  
 une exhalaison  
 rien de pesant  
 ici-bas devait se penser la tête en l'air

mur de pollution  
 tout se confond dans l'épaisseur de l'espace  
 moins les choses sont claires  
 et plus on s'efforce de les comprendre  
 la voix parle  
 et on n'en distingue pas le corps  
 une idée  
 une divinité  
 l'âme  
 qui traverse les chairs de la génération  
 bien plus vieille que le bien plus vieux  
 du premier de nos cadavres  
 un essoufflement qui transperce le temps  
 inconsistant  
 le chant des pierres  
 à se rendre fou  
 s'égosiller  
 comme si l'on n'en finissait jamais  
 d'ergoter  
 de croire  
 de pleurer  
 insolence du futur  
 nom du devenir  
 pour qui l'innocence ?  
 exister est suave  
 le point aveugle de l'horizon  
 contraste des couleurs

degrés de chaleur  
 aveuglé par quelque chose qu'on ne voit pas  
 qu'on pourrait voir ?  
 peut-être  
 aveuglé par ce que la langue charrie  
 et qu'on pourrait appeler si l'on voulait  
 âme  
 pas de quelque chose d'autre qu'elle-même  
 tout court  
 âme  
 tout coule  
 tout ce qui nous pénètre passe à travers nous  
 et nous délaisse  
 laisse un peu moins mièvres  
 un peu plus fous  
 chaleur à en concevoir la fièvre  
 dans les anfractuosités de l'être  
 creusent les fables  
 parler pour le plaisir de parler  
 et puis se taire  
 attendre en forme d'invoquer  
 sortant de la cavité  
 qui à la flûte  
 à la lyre  
 au piano  
 la pensée  
 sa respiration